
Par-delà l'Ici et l'Ailleurs

L'ubiquité des études postcoloniales en question

Pierre Singaravélou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/370>

DOI : 10.4000/elh.370

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 23-32

ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Pierre Singaravélou, « Par-delà l'Ici et l'Ailleurs », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/370> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.370>

Par-delà l'Ici et l'Ailleurs

L'ubiquité des études postcoloniales en question

SI « NOUS PENSONS TOUJOURS AILLEURS », comme l'affirme Montaigne¹, en réalité nous ne sommes toujours qu'ici. L'Ailleurs est en effet une notion relative qui ne prend sens que par rapport au lieu précis d'où on l'énonce. Et l'historien de la considérer comme une « boîte noire », inutile parce que insaisissable : l'Ailleurs est « à la fois partout et inexistant² ». Il est toutefois possible de l'appréhender comme une catégorie indigène, popularisée à partir du XVIII^e siècle par les auteurs qui ont exalté ce lieu privilégié

de la mélancolie³. Cette notion est aussi utilisée aujourd'hui comme catégorie analytique par de nombreux chercheurs en littérature, philosophie, géographie et anthropologie qui, séduits par sa plasticité et sa puissance évocatrice, entendent saisir la relation spatiale et symbolique entre « ici » et « autre part ». Au point qu'on a pu définir l'ethnologie comme « science de l'Ailleurs⁴ », la métaphysique comme une « dialectique de l'ici et de l'ailleurs⁵ », ou encore la géographie comme le fruit d'une appétence

Pierre Singaravélou, Université Paris-I Panthéon-Sorbonne, IRICE (CNRS/Paris-I/Paris-IV).

1. « Nous pensons toujours ailleurs ; l'espérance d'une meilleure vie nous arrête et appuie, ou l'espérance de la valeur de nos enfants, ou la gloire future de notre nom, ou la fuite des maux de cette vie, ou la vengeance qui menace ceux qui nous causent la mort », Montaigne, « De la diversion », *Essais*, III, 4.
2. Dominique Berthet, éditorial du numéro spécial *L'Ailleurs*, *Recherches en esthétique*, n° 10, octobre 2004.
3. L'Ailleurs serait né d'un désir qui prendrait lui-même source dans la mélancolie romantique (cf. Michael Löwy, Robert Sayre, *Révolte et mélancolie. Le Romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, 1992).
4. Florence Weber, « Le folklore, l'histoire et l'État en France (1937-1945) », *Revue de synthèse*, t. 121, n° 3-4, 2000, p. 465. Voir en outre l'article de Marc Augé, « The Near and the Elsewhere », dans Henrietta L. Moore, Todd Sanders (éd.), *Anthropology in theory. Issues in epistemology*, Cambridge, Blackwell, 2006, p. 587-597.
5. Clément Rosset, *Le réel et son double. Essai sur l'illusion*, Gallimard, 1984, p. 52 : « La dialectique métaphysique est fondamentalement une dialectique de l'ici et de l'ailleurs, d'un ici dont on doute ou qu'on récuse et d'un ailleurs dont on escompte un salut. »

pour « l'ailleurs⁶ ». Les vertus heuristiques de cette notion ont été tôt soulignées par Jean-Jacques Rousseau :

Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais, pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences, pour découvrir les propriétés.⁷

Ainsi, philosophes et anthropologues européens ont emprunté ce détour par l'Ailleurs pour questionner leur propre culture.

Le rapport de l'histoire et des sciences sociales à cette notion a été bouleversé dans les années 1960 par la philosophie postmoderne puis, à partir des années 1980, par les études postcoloniales. Elle est alors contestée, apparemment disqualifiée : qui l'utilise est soupçonné de reproduire le discours eurocentré, essentialiste et binaire opposant l'Ici et l'Ailleurs. Le second doit être analysé comme une projection du premier, afin de dévoiler les mécanismes de la domination symbolique exercée par l'Europe sur le monde extra-occidental. Cette déconstruction de l'Ailleurs induit une redéfinition de sa frontière avec l'Ici. Le constat de l'entremê-

ment de ces deux notions pose la question de la localisation de la production du discours savant. Si les différents déplacements proposés par les théoriciens postcoloniaux ont renouvelé l'histoire des représentations, permettent-ils *in fine* aux historiens d'échapper aux pièges de la pensée duale et de l'essentialisme ?

Déconstruction de l'Ailleurs

Si désormais les sciences sociales regardent l'Ailleurs différemment, nous le devons aux études postcoloniales, dont le développement procède à l'origine d'une réflexion sur les relations entre la construction des représentations de l'Ailleurs et l'exercice de la domination coloniale. Ces travaux émanant de littéraires, historiens ou anthropologues ont permis, depuis une trentaine d'années, de déconstruire l'opposition entre l'Ici et l'Ailleurs. Ce programme de recherches est inspiré notamment de l'intuition de Michel Foucault qui, dès 1961, place au cœur de la dyade Ici/Ailleurs la question du partage entre les deux :

Dans l'universalité de la *ratio* occidentale, il y a ce partage qu'est l'Orient : l'Orient pensé comme

6. « L'ailleurs a toujours joué en géographie un rôle important : il a souvent déterminé des vocations ; Vidal de la Blache et de Martonne ont voulu voir l'Amérique ! Weulersse nous a légué la forêt équatoriale ; J. Bonnemaison a pénétré le monde des pirogues du Pacifique ; D. Rétaillé a été fasciné par l'Afrique. La liste des exemples serait interminable ! Toutefois différence doit être faite entre cet appel de l'ailleurs et la simple recherche du dépaysement, la quête stérile de l'exotisme ; cette curiosité géographique, cette avidité de voir est le préalable à l'approfondissement de l'approche, à la compréhension de l'autre » (Jacqueline Bonnamour, *Du bonheur d'être géographe*, ENS Éditions, 2000, p. 14-15).

7. Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, chap. VIII.

l'origine, rêvé comme le point vertigineux d'où naissent les nostalgies et les promesses de retour, l'Orient offert à la raison colonisatrice de l'Occident, mais indéfiniment inaccessible, car il demeure toujours la limite : nuit du commencement, en quoi l'Occident s'est formé, mais dans laquelle il a tracé une ligne de partage, l'Orient est pour lui tout ce qu'il n'est pas, encore qu'il doive y chercher ce qu'est sa vérité primitive. Il faudra faire une histoire de ce grand partage, tout au long du devenir occidental, le suivre dans sa continuité et ses échanges, mais le laisser apparaître aussi dans son hiératisme tragique.⁸

L'Ailleurs ne préexiste pas à cette opération de partage que les chercheurs postcoloniaux se sont attachés à analyser. L'usage de cette notion et de ses déclinaisons (l'Orient, les Indes, etc.) aurait été systématisé à partir du XVIII^e siècle, dans le cadre de l'expansion ultramarine et du développement des sciences de l'homme, par les écrivains et savants européens qui se sont appliqués à décrire et étudier les populations et pays extra-européens. Ces représentations de l'Ailleurs ont fait l'objet de nombreuses études à la suite des recherches d'Edward Said, qui, au travers d'une critique de l'essentialisme du logos « occidental », entendait démontrer que « l'Orient » – compris comme

unique et éternel – est une fiction fabriquée par les Européens⁹. Dans la pensée orientaliste, « l'Orient », ne pouvant se représenter lui-même, doit être représenté par « l'Occident », c'est-à-dire par les savants européens.

Edward Said situe en effet « l'élément géographique » au cœur de la rencontre coloniale :

N'oublions pas que l'impérialisme est un acte de violence géographique, par lequel la quasi-totalité de l'espace mondial est explorée, cartographiée et finalement annexée.¹⁰

Les Européens prennent possession du monde en construisant des « géographies imaginaires » qui dessinent des frontières symboliques plus que physiques afin d'opposer de façon binaire le territoire métropolitain, central et familier, aux espaces coloniaux, étranges et périphériques. L'Ailleurs, véritable pierre de touche de la modernité occidentale, constituerait l'envers de l'Europe et l'un des éléments fondamentaux du système binaire de représentation du monde (identité/altérité, centre/périphérie, civilisation/barbarie, masculin/féminin, culture/nature, etc.) qui se met en place à partir du XVIII^e siècle. Ce nouveau « discours colonial » serait dès lors

8. Michel Foucault, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Plon, 1961, p. iv.

9. Edward Said, « Shattered Myths », dans Naseer H. Aruri (éd.), *Middle East Crucible. Studies on the Arab-Israeli War of October 1973*, Wilmette (Ill.), Medina University Press International, 1975, p. 410-427 ; *id.*, « Arabs, Islam and the dogmas of the West », *New York Times Book Review*, 31 octobre 1976 ; *id.*, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1978.

10. *Id.*, *Culture et Impérialisme*, trad. de l'anglais par Paul Chemla, Fayard, 2000, p. 320. Dans *Orientalism*, Edward Said invente l'expression de « *imaginative geography* ».

un instrument de contrôle social et un vecteur de l'impérialisme occidental :

Le savoir colonial est à la fois un moyen de la conquête coloniale et il en est un produit ; la culture est par-dessus tout l'essence même du colonialisme.¹¹

Les Ailleurs recouvrent l'ensemble des espaces imaginaires (« l'Afrique noire », « l'Asie », « l'Amérique latine », etc.) inventés par les « Occidentaux » : ils formeraient une « métagéographie » permettant d'ordonner la connaissance du monde¹². Principalement nourrie d'œuvres romanesques comme celles de Daniel Defoe, Joseph Conrad ou Albert Camus¹³, cette géographie de l'Ailleurs se fonde sur des mythes géographiques, suscitant alternativement la peur, la répulsion et le désir, comme « l'Orient », la « *terra nullius* » ou le « *Dark Continent* ». Contrepoint de l'Europe civilisée et tempérée, le « *Dark Continent* » serait une invention victorienne pour traduire le caractère trouble et impénétrable de l'Afrique subsaharienne¹⁴. La « *terra nullius* » aus-

traliennne, le « Nouveau Monde » américain ou la « Virginie » de Walter Raleigh constituent des espaces vierges par excellence. Ces régions sont présentées comme inhabitées et donc libres de tout droit de propriété. À côté de ces espaces « en devenir », l'Orient est stigmatisé comme un espace du passé, figé et atemporel.

Ces différentes formes du binôme « l'Ici »/« l'Ailleurs » auraient permis, selon le géographe James Blaut, l'essor du « diffusionnisme eurocentrique » qui triomphe au XIX^e siècle avec l'émergence des nouvelles sciences sociales ayant pour fonction de légitimer la domination coloniale européenne et de conforter les identités culturelles métropolitaines¹⁵. Ainsi, la géographie et l'ethnologie sont considérées comme l'instrument privilégié du façonnement mutuel des identités collectives des colonisateurs comme des colonisés, théorisé par Gayatri Spivak sous les termes de « *othering*¹⁶ » (une « fabrique de l'altérité » consistant à réifier l'autre dans sa

11. Nicholas B. Dirks (éd.), *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992, p. 3. (C'est nous qui traduisons.)

12. Martin W. Lewis, Kären E. Wigen, *The Myth of Continents. A Critique of Metageography*, Berkeley, University of California Press, 1997.

13. Edward Said, *Culture and Imperialism*, New York, Knopf, 1993 ; Christopher GoGwilt, *The Invention of the West. Joseph Conrad and the Double-Mapping of Europe and Empire*, Stanford University Press, 1995 ; Bruce McLeod, *The Geography of Empire in English literature, 1580-1745*, New York, Cambridge University Press, 1999.

14. Patrick Brantlinger, *Rule of Darkness. British literature and Imperialism, 1830-1914*, Ithaca, Cornell University Press, 1988.

15. James M. Blaut, *The Colonizer's Model of the World. Geographical Diffusionism and Eurocentric History*, New York, Guilford Press, 1993.

16. Gayatri C. Spivak, « Three Women's Texts and a Critique of imperialism », *Critical Inquiry*, 1985, vol. 12, n° 1, p. 243-261.

différence radicale) et de « *worlding*¹⁷ » (processus par lequel les espaces extra-européens sont intégrés au monde d'un point de vue eurocentrique). Au terme de ce mouvement d'appropriation du territoire par les colonisateurs, les populations autochtones expérimentent une forme de dé-possession : leur Ici devient un Ailleurs. En effet, selon les auteurs postcoloniaux, les idées mêmes d'« exploration » et de « découverte » sont par définition « eurocentristes », dans la mesure où elles présupposent que ces espaces lointains n'existaient pas avant l'arrivée des Européens. En outre, l'entreprise toponymique permet de s'approprier symboliquement l'espace colonial en le rebaptisant. Par ce processus de « *worlding* », le colonisateur exercerait une « violence épistémique » à l'encontre du colonisé, en le contraignant à percevoir son propre territoire comme un espace étranger¹⁸.

La question de la toponymie soulevée par les études postcoloniales peut s'avérer plus complexe qu'il n'y paraît : les Européens expriment parfois le souci de restituer les noms indigènes, comme dans l'Océanie du premier XIX^e siècle étudiée par Hélène Blais. Celle-ci montre en outre que

les relations entre représentations de l'Ailleurs et expansion coloniale si souvent mises en avant ne sont pas mécaniques : dans le Pacifique, les espaces qui fascinaient les géographes français, notamment l'archipel d'Hawaï et la Nouvelle-Zélande, ne sont jamais devenus français, contrairement à des territoires longtemps sans intérêt pour les savants tels la Nouvelle-Calédonie et Tahiti¹⁹. L'approche postcoloniale a eu tendance à reconstruire une représentation trop cohérente de l'Ailleurs qui dissimule ses fissures, contradictions et vulnérabilités : il existe en fait plusieurs « Ailleurs²⁰ » qui revêtent un caractère protéiforme conjuguant souvent admiration et dépréciation²¹.

Dissolution de la frontière entre l'Ici et l'Ailleurs

Si les études postcoloniales ont longtemps éludé la question des usages sociaux de ces représentations de l'Ailleurs, elles ont eu d'emblée l'immense mérite de décloisonner les recherches sur la colonisation en se focalisant sur les phénomènes de circulations entre métropole et colonies. Désormais, les chercheurs peuvent em-

17. *Id.*, « The Rani of Sirmur : An Essay in Reading the Archives », *History and Theory*, vol. 24, n° 3, 1985, p. 247-272.

18. *Ibid.*

19. Hélène Blais, « Comment trouver le “meilleur nom géographique” ? Les voyageurs français et la question de la dénomination des îles océaniques au XIX^e siècle », *L'Espace géographique*, 2001, t. 30, n° 4, p. 348-357 ; *id.*, *Voyages au Grand Océan. Géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005.

20. Lisa Lowe, *Critical Terrain. French and British Orientalisms*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, p. 8.

21. John M. MacKenzie, *Orientalism. History, Theory, and the Arts*, Manchester University Press, 1995.

brasser d'un même regard deux entités jusque-là séparées par des océans infranchissables : l'Ici et l'Ailleurs constituant un seul et même espace d'interactions à l'échelle impériale. Ce changement d'échelle historiographique permet de déplacer, voire d'effacer, la frontière entre l'Ailleurs et l'Ici :

La pensée postcoloniale ne peut pas ne pas valoir pour le rapport de l'Europe à elle-même. Si l'on devait appliquer les postulats de la théorie postcoloniale à la France par exemple, on dirait que depuis la Traite des esclaves et la colonisation, il n'y a pas d'identité française ou de lieux français de mémoire qui n'englobent simultanément l'ailleurs et l'ici. En d'autres termes, l'ailleurs est constitutif de l'ici et vice versa. Il n'y a plus de « dedans » qui serait coupé d'un « dehors », un passé qui serait coupé du présent. Il y a un temps, celui de la rencontre avec l'Autre, qui se dédouble constamment et qui consiste, non dans la scission, mais dans la contraction, l'enroulement et la jonction. Voilà, en tout cas, une géographie et une carte du sujet qui permettraient de poser d'une autre manière les questions brûlantes de la banlieue, de la nation, de la citoyenneté, voire de l'immigration.²²

À partir des années 1980, les chercheurs ont pris conscience que la colonisation n'était pas uniquement l'affaire des pays colonisés et que le fait colonial avait fortement marqué les sociétés et les cultures métropolitaines, au point de continuer à déterminer certaines pratiques socioculturelles ou politiques dans les anciennes puissances

coloniales. Ainsi les chercheurs postcoloniaux se sont-ils évertués à débusquer l'Ailleurs un peu partout Ici. Dans le cadre de la *New Imperial History*, de nombreux travaux de chercheurs anglophones ont démontré que la « rencontre coloniale » a suscité l'émergence d'une « culture impériale » qui a fortement influencé ce que les Britanniques de la métropole ont pensé, fait et ressenti. À cet égard, le *tea time*, le polo ou le shampoing semblent être des pratiques culturelles venues d'ailleurs, réinventées en métropole, puis exportées par les Britanniques dans leur Empire formel et informel, provoquant ensuite des effets retour...

Cette ambivalence des relations entre l'Ailleurs et l'Ici, en situation coloniale, a été soulignée par Homi K. Bhabha²³. Les rapports de domination enclencheraient un processus d'hybridation trans-culturelle au cours duquel certains éléments de la culture dominante sont incorporés par les colonisés et réutilisés de façon subversive. L'hybridation constitue un troisième espace qui s'intercale dans la traditionnelle opposition entre « ici »/« soi » et « ailleurs »/« l'autre ». D'où l'importance des interstices entre ces deux pôles qui ouvrent bien souvent des espaces « tabous », ceux de la *mimicry*²⁴, de l'ambivalence et de la subversion : un espace de rencontre qui rompt avec les logiques coloniales. Ainsi, la culture résulterait plus de l'in-

22. Achille Mbembe, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? (Entretien) », *Esprit*, décembre 2006, p. 132.

23. Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994.

24. Le terme de « *mimicry* » renvoie à la façon dont les colonisés adoptent les habitudes, le style de vie et les valeurs du colonisateur.

teraction que de la contrainte. Cet espace « au-delà », décrit par Homi Bhabha, offre la possibilité de s'affranchir aussi bien du schéma d'analyse binaire des études postcoloniales des années 1980 que des théories de l'acculturation et du métissage dominées par l'idée d'entités préalablement « pures », l'Ici et l'Ailleurs essentialisés. Il est effectivement difficile de délimiter la part respective de l'un et l'autre, comme en témoigne l'anthropologue Marc Augé :

La première difficulté d'une ethnologie de l'« ici », c'est qu'elle a toujours affaire à de l'« ailleurs », sans que le statut de cet ailleurs puisse être constitué en objet singulier et distinct (exotique).²⁵

Les chercheurs en sciences sociales n'ont cessé dès lors de forger des concepts – « village planétaire »²⁶, « glocalisation »²⁷, « branchements »²⁸ – qui tentent de rendre compte des constantes interconnexions entre l'Ici et l'Ailleurs.

Le paradoxal oubli de l'Ailleurs

Cette perception du trouble – parfois de l'effacement – de la frontière entre l'Ici et l'Ailleurs s'inscrit dans le contexte de l'accélération de la

mondialisation culturelle et économique de la fin du xx^e siècle. « Ailleurs commence ici », affirme sans ambages Paul Virilio, qui décrit un monde peuplé de « sédentaires habitant nulle part » et de « nomades partout chez eux »²⁹. Le philosophe estime que l'accentuation de la « déterritorialisation » et de la « délocalisation » disqualifie la distance. Il prophétise la « fin de la géographie »³⁰ : la réduction de l'espace-temps, la mobilité croissante des hommes, des biens et des informations, l'interconnexion et l'interdépendance grandissantes entre les différentes parties du monde semblent provoquer une crise ontologique de l'Ailleurs qui se traduit par une irrésistible extension de l'Ici³¹. L'instantanéité de la communication permet d'être présent dans plusieurs lieux simultanément, et cette omniprésence potentielle porte en elle la négation de l'Ailleurs.

L'entreprise de déconstruction de l'Ailleurs par les études postcoloniales d'inspiration saidienne a paradoxalement abouti à la construction d'un Ici fictif. En effet, les historiens ont reproché à Said et à ses premiers épigones d'essentialiser l'Occident comme les orientalistes européens du xix^e siècle

25. Marc Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éd. du Seuil, 1992.

26. Marshall McLuhan, *The Medium is the Message. An Inventory of Effects*, New York, Bantam Books, 1967.

27. Roland Robertson, *Globalization. Social theory and global culture*, Londres, Sage, 1992.

28. Jean-Loup Amselle, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, 2001.

29. Raymond Depardon, Paul Virilio, *Terre natale. Ailleurs commence ici*, Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2008.

30. Paul Virilio, « Fin de l'histoire, ou fin de la géographie ? Un monde surexposé », *Monde diplomatique*, août 1997, p. 17.

31. David Harvey, *The condition of postmodernity. An enquiry into the origins of cultural change*, Oxford/Malden, Blackwell, 1990, chap. 17, « Time-space compression and the postmodern condition », p. 284-307.

avaient essentialisé l'Orient. À reproduire la pensée binaire qu'ils ont pourtant stigmatisée, ils perpétuent la distinction entre « l'Orient » et « l'Occident » qu'ils prétendent déconstruire³². À vouloir dénoncer le processus d'essentialisation à l'œuvre dans un « discours colonial » européen défini comme uniforme et univoque, les études postcoloniales finissent par essentialiser « la » Science et « la » Littérature occidentales, en escamotant leurs contradictions internes.

Si les mondes sociaux extra-européens n'ont joué aucun rôle dans la construction de ces Ailleurs fictionnels, d'où viennent alors ces représentations ? La question embarrasse les chercheurs postcoloniaux. En effet, l'Ailleurs n'est pas une simple projection de l'Ici. Dans *Orientalism*, Edward Said a paradoxalement oublié un acteur majeur : les colonisés. Il a éludé les représentations que se faisaient d'elles-mêmes les populations autochtones³³. Les élites « indigènes » ont souvent participé activement à la construction des représentations européennes de l'Inde des « castes³⁴ » ou de l'Afrique des « ethnies³⁵ » : l'Ailleurs résulte alors d'un processus de coproduction.

Alors que Said a tendance à réduire l'Autre et l'Ailleurs au statut de fiction littéraire³⁶, les élites autochtones ont parfois instrumentalisé ces représentations dites « coloniales » afin d'asseoir leur légitimité et d'étayer leur projet politique, à l'instar des nationalistes indiens ou cambodgiens s'appuyant sur les savoirs orientalistes français³⁷.

Cet oubli du rôle des colonisés dans la production des représentations de l'Ailleurs révèle la puissance de l'eurocentrisme, que les nouvelles générations de chercheurs postcoloniaux ont tenté de combattre.

Penser ailleurs : (dé)localiser les sciences sociales

La notion d'Ailleurs, (dé)construite par les chercheurs postcoloniaux, présente toutefois un intérêt pour l'historien : l'Ailleurs n'existant que dans son rapport à l'Ici, il porte l'attention sur le point de vue du chercheur, sur le lieu de production et d'énonciation du récit historique. Avec la décolonisation, la notion s'est fêlée, l'Ailleurs s'est autonomisé en devenant un autre

32. Lata Mani, Ruth Frankenberg, « The Challenge of Orientalism », *Economy and Society*, vol. 14, n° 2, 1985, p. 174-192.

33. Ses travaux prennent en considération les résistances à partir des années 1990.

34. Nicholas B. Dirks, *Castes of Mind. Colonialism and the Making of Modern India*, Princeton University Press, 2001.

35. Jean-Pierre Chrétien, Gérard Prunier (éd.), *Les ethnies ont une histoire*, Karthala, 1989.

36. Michael Richardson, « Enough Said. Reflections on Orientalism », *Anthropology Today*, vol. 6, n° 4, août 1990, p. 16-19.

37. Pierre Singaravélou, *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956). Essai d'histoire sociale et politique de la science coloniale*, L'Harmattan, 1999 ; *id.*, « Les indianistes français et le *Greater India* (fin XIX^e-1955) », dans Jacques Weber (dir.), *Les Relations entre la France et l'Inde de 1673 à nos jours*, Les Indes savantes, 2002.

Ici tandis que l'Autre est passé du statut d'objet d'études à celui de sujet souverain. Dès lors, les chercheurs et les écrivains européens ont dû prendre en considération ce renversement de perspective³⁸. Dans le contexte global d'internationalisation de l'enseignement supérieur, nombre d'universitaires issus des anciens pays colonisés ont été conduits à « penser ailleurs » en s'établissant dans les grandes universités anglophones. Cette délocalisation ainsi que l'implication croissante des intellectuels d'Asie du Sud, du Proche-Orient et d'Afrique subsaharienne dans les sciences sociales sont à l'origine de l'essor des études postcoloniales.

La trajectoire biographique de leurs principaux théoriciens correspond à une translation, à la fois physique et culturelle, dont témoigne le titre de la biographie d'Edward Said, *Out of Place*³⁹, dans laquelle l'intellectuel d'origine palestinienne affirme se situer en permanence entre « ici » et « ailleurs ». Ainsi, plusieurs spécialistes des *Subaltern Studies* ont été formés dans les universités indiennes avant d'enseigner dans les grandes universités états-uniennes⁴⁰. Ce déplacement peut induire un décentrement épistémologique, à la manière de l'historien bengali Dipesh Chakrabarty, qui, après avoir fait ses études à Calcutta, soutenu sa thèse à Canberra

et enseigné à l'université de Chicago, préconise une « provincialisation » de l'Europe qu'il a déjà mise en pratique à titre personnel en contournant l'ancienne métropole britannique⁴¹. Ces chercheurs transnationaux, issus du sous-continent indien, ont remis en question l'eurocentrisme des historiographies rationalistes et universalistes qui prévalaient jusqu'à la fin du xx^e siècle : une histoire impériale, écrite exclusivement du point de vue des colonisateurs, et une histoire mondiale surplombante selon un schéma évolutionniste et diffusionniste. Face à cette grille de lecture qui prétend tout englober (« histoire universelle », « *Big History* », « histoire mondiale ») en adoptant un point de vue exclusivement « occidental », cette nouvelle génération de chercheurs postcoloniaux, elle-même bien souvent délocalisée, propose de situer précisément les discours et les phénomènes sociaux qu'elle étudie.

Cette posture – « penser ailleurs » – n'est pas l'apanage des postcoloniaux. Le philosophe postmoderne Jacques Derrida a, lui aussi, situé l'Ailleurs au cœur de sa trajectoire personnelle et intellectuelle. Dans le bien nommé *D'ailleurs Derrida*, il dévoile les « ailleurs » qui l'ont construit : l'ailleurs imaginé de l'Espagne de ses origines marranes, l'ailleurs remémoré de

38. Anouar Abdel-Malek, « Orientalism in crisis », *Diogenes*, n° 44, hiver 1963, p. 104-112.

39. Edward Said, *Out of Place. A Memoir*, New York, Vintage, 2000.

40. Jackie Assayag, Véronique Bénéï, « À demeure en diaspora », *L'Homme*, n° 156, octobre-décembre 2000, p. 15-28.

41. Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press, 2000.

l'Algérie de son enfance, l'ailleurs décortiqué de la culture européenne :

Ce qui vient à moi depuis longtemps sous le nom de l'écriture, de la déconstruction, du phallogocentrisme, etc., n'a pas pu ne pas procéder d'une étrange référence à un ailleurs, l'enfance, l'au-delà de la Méditerranée, la culture française, l'Europe finalement. Il s'agit de penser à partir de ce passage de la limite. L'ailleurs, même quand il est très près, c'est toujours l'au-delà d'une limite mais en soi, on a l'ailleurs dans le cœur, on l'a dans le corps. C'est ça que veut dire l'ailleurs, l'ailleurs est ici, si l'ailleurs était ailleurs, ce ne serait pas un ailleurs.⁴²

Le travail de déconstruction mené par les chercheurs postmodernes et postcoloniaux conduit donc non pas à l'abolition de l'Ailleurs, mais à son déplacement au cœur de l'Ici. La mise en évidence de cet entremêlement a favorisé le développement de nouveaux courants historiographiques – histoires transnationale, globale, connectée, impériale – qui tentent aujourd'hui de rompre avec cette obsession de l'Ailleurs en promouvant des approches (décentrement, « anthropologie symétrique », études des interactions...) visant à le banaliser.

42. Jacques Derrida, *D'ailleurs Derrida*, documentaire écrit et réalisé par Safaa Fathy, coproduction Gloria Films Production/La Sept Arte, 2000.